

Le fort de Boca-Chica ou Boucachic, ainsi que l'appelaient les flibustiers, tirait son nom de l'étroitesse de l'entrée du golfe de Carthagène, qu'il dominait et qu'il défendait.

En effet, cette entrée, coupée au beau milieu par un énorme écueil, ne laissait passage que pour un seul navire.

Conservé Boca-Chica était d'une importance énorme pour les Espagnols ; ce fort était j usqu'à un certain point la clef de Carthagène.

Sur l'ordre de Ducasse, les flibustiers embarquèrent, et protégés par le feu des trois navires, qui empêchaient les Espagnols de tenter une sortie, ils firent un long détour et descendirent à terre.

A peine eurent-ils touché le sol, qu'il se formèrent en ordre de bataille et s'avancèrent jusqu'à un quart de lieue du fort pour garantir les troupes régulières de toute surprise pendant qu'on les transporterait sur le rivage.

Un peu avant la tombée de la nuit, quatre mille hommes se trouvaient en armes sur les rives espagnole ; les officiers se réunirent, et l'on tint conseil.

—Messieurs, dit l'amiral de Pointis, notre arrivée, connue des ennemis, ne nous laisse pas, il est vrai, l'avantage d'une surprise ; mais je pense que la terreur causée par notre présence doit et peut être exploitée. Mon avis est de ne pas donner aux Espagnols le temps de se reconnaître et de marcher droit sur le fort. Je sais que cette brusque et franche attaque nous vaudra de grandes pertes ; mais enfin ces pertes sont préférables encore au temps que nous prendrait l'investiture de Boca-Chica.

La proposition du baron de Pointis allait être accueillie, lorsque Ducasse prit la parole :

—Messieurs, dit-il, l'amiral baron de Pointis oublie qu'il a des flibustiers pour auxiliaire, et qu'avec un tel élément de succès sous la main, la tactique à suivre n'est pas la même que s'il s'agissait de troupes régulières ! Attaquer Boca-Chica à découvert, du côté de la mer, à l'endroit où ses fortifications sont les plus formidables, c'est exposer la colonne qui tenterait cette folie à une destruction presque certaine ! Le seul moyen d'attaquer Boca-Chica, c'est de passer à travers les forêts vierges qui l'entourent, et d'arriver à sa partie faible.

—Passer à travers les forêts vierges, interrompit l'amiral de Pointis, y pensez-vous monsieur ?... Ces forêts sont impraticables ; il faudrait employer des mots entiers entiers pour s'y frayer un chemin.

—Vous vous trompez, monsieur l'amiral ; là où pénètre le soleil, mes boucaniers peuvent passer... Je m'engage à arriver d'ici à demain matin sur les derrières du fort... Vos soldats n'ayant plus alors ni embuscade à craindre, ni obstacles à vaincre, viendront nous rejoindre...

Le ton d'assurance de Ducasse fit une profonde impression sur le conseil de guerre ; son opinion, mise aux voix, passa à l'unanimité.

Un quart d'heure plus tard, les flibustiers, armés de haches et de torches, pénétraient hardiment dans la forêt.

VI

Le gouverneur Ducasse, malgré la haute position qu'il occupait à l'époque de l'expédition de Carthagène, tenait beaucoup à son ancienne réputation de flibustier...

Aussi l'issue de l'expédition qu'il avait conseillée le préoccupait-elle vivement ; il ne voulait pas que les flibustiers se montrassent inférieurs à l'éloge qu'il avait fait d'eux en

prétendant que là où pénétrait le soleil ils pourraient passer.

—Montbars, dit-il en attirant son ancien matelot à l'écart, je crains d'avoir agi avec une précipitation blâmable en soutenant qu'une nuit suffirait aux Frères-la-Côte pour frayer à l'armée un passage à travers cette forêt. Rends-moi un grand service, mets-toi à leur tête et dirige leurs travaux.

—En effet, Ducasse, répondit Montbars, je doute qu'une pareille tâche puisse être accomplie dans un si court espace de temps. Pourtant il ne faut pas que le baron de Pointis ait raison de toi... Parbleu ! voici Barbe-Grise ! C'est le ciel qui nous l'envoie !... Lui seul est capable de nous tirer d'embarras !...

—Barbe-Grise, continua Montbars en s'adressant au père de Fleur-des-Bois, as-tu été, ainsi que je t'en ai prié reconnaître la forêt ?

—Oui.

—Et quelle est ton opinion sur les travaux que l'on exécute ?

—Je me charge, moi, de conduire nos frères là où tu veux les envoyer.

Es-tu bien sûr, Bar-Grise, dit vivement Ducasse, de faire cela ?

—Parbleu ! puisque je le dis.

—Mais, reprit le gouverneur, de quelle façon comptes-tu opérer ?

—D'une façon fort bien simple. J'ai découvert tout à l'heure un sentier, je suivrai ce sentier.

—Un sentier dans cette forêt vierge ! répéta Ducasse n'osant croire à un si heureux hasard.

—Certes ! Dam ! il n'est pas large, ce sentier ; un seul homme peut y passer de front. Tu conçois que les sangliers ne s'amuseront pas à construire des grandes routes.

—Mais si les Espagnols qui doivent connaître également l'existence de ce passage, l'ont déjà garni de troupes ?

—On passera sur les corps des Espagnols.

—S'ils ont semé la forêt d'embuscades ?

—Tant pis pour les embuscades, on les taillera en pièces !

C'était toujours de sa voix trainante et monotone que le boucanier avait fait ces énergiques réponses qui charmèrent Ducasse.

—Barbe-Grise, reprit-il, je me fie à ton expérience. Suis Montbars, il va te présenter aux Frères-la-Côte comme chef de l'expédition.

Le vieux chasseur, parfaitement indifférent à cet honneur, s'éloigna sans mot dire. Ducasse, délivré d'une grande inquiétude, se dirigea vers la plage où les troupes régulières bivouaquaient.

—Ah ! c'est vous, mon jeune ami, dit-il en apercevant de Morvan qui se promenait solitaire en avant des premières lignes ; quel air triste et pensif ! Vous est-il donc arrivé un malheur !

—Nullement, monsieur le gouverneur, répondit le chevalier en se découvrant, je réfléchis.

—Voulez-vous me faire l'honneur de vous attacher à ma personne en qualité d'aide-de-camp ?

A cette proposition, à laquelle il ne s'attendait certes pas, de Morvan rougit de plaisir, et d'une voix émue :

—Je vous remercie et j'accepte de tout cœur, monsieur le gouverneur, répondit-il ; je ferai de mon mieux pour que vous n'ayez pas à vous repentir de votre choix.

—Voilà donc une chose convenue, dit Ducasse ; à présent retournons au camp. J'ai idée que l'amiral désire ma présence. Il a sur moi une revanche à prendre, et c'est un homme qui paye ces sortes de dettes avec une rigoureuse exactitude.

Le reste de la nuit se passa sans amener aucun incident digne de remarque.

Les troupes, dans la prévision d'une attaque, s'étaient retranchées derrière des fortifications improvisées ; aucune tentative de la part de l'ennemi ne troubla leur repos.

Au point du jour, un message envoyé par Barbe-Grise annonça le passage des flibustiers à travers la forêt vierge et leur heureuse arrivée devant le fort Boca-Chica.

L'armée se mit aussitôt en marche ; à midi, les quatre mille hommes débarqués se trouvaient à portée du canon du fort.

Chacun s'occupait activement des préparatifs du siège, lorsque l'on entendit retentir des coups de mousquets tirés en avant des premières lignes.

—Messieurs, s'écria de Pointis en s'adressant aux officiers présents, dans une heure d'ici, nous donnerons l'assaut.

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE

(A suivre.)

LES ANCIÈTRES DU DUDE

En l'an II de la République, lorsque le conventionnel Chabot, le sanguinaire rédacteur du *Catéchisme des Sans-Culottes* apprit que les jeunes lyonnais avaient résisté aux troupes de la Convention, il s'écria dans un accès de colère :

Je veux exterminer jusqu'au dernier de ces *muscadins*.

C'était un néologisme qui lui était inspiré par les odeurs musquées dont ces élégants se parfumaient les cheveux.

Le mot répondait à un besoin ; il fit fortune et la jeunesse dorée de l'époque conserva cette dénomination.

On ne commença guère à désigner les fashionables par une appellation spéciale que vers la fin du règne de François Ier. Ils prirent alors le nom de *mugnets*—un joli nom.—Bonnivet et Marot étaient des mugnets.

Sous Charles IX, et Henri III, cette appellation change et nous avons les *mignons*.

Tout le monde connaît les principaux mignons de l'époque : le doux Saint-Mégrin, le beau Caylus, l'élégant Schomberg, etc.

Sous Louis XIII et Louis XIV, le faste du costume prend de telles proportions, que l'on ne songe plus à désigner spécialement les chefs de la mode.

Viennent la Régence et le règne de Louis XV. La débauche fleurit. Alors apparaissent les *roués*. Voici le maréchal de Richelieu, le comte de Tilly et le duc de Lauzun.

Au règne de Louis XVI, les jeunes gens de la bourgeoisie commencent à copier les façons des gentilshommes, qui les traitent de *frédugnets*, tandis qu'eux-mêmes s'intitulent des *beaux*.

Les *beaux* étaient insupportables, et leur sottise vanité fit même dire à Mme de Genlis :

« Je ne connais que deux hommes qui sachent parler aux femmes : Le-kain et M. de Vaudreuil. »

Le premier moment de la Révolution se signale par un oubli complet de toute élégance.

Puis la Convention arrive et avec elle les *Muscadins* de Chabot.

Ce furent une trentaine de *muscadins* qui en l'an III, mirent fin à l'existence du club des Jacobins, en dispersant ceux-ci à coups de canne.

Avec le Directoire, nous avons les *Incroyables*. Les plus fameux d'entre eux sont Garat et Carle Vernet.

Le consulat change les *incroyables* en *petits maîtres*, mais l'expression ne tient pas et celle de *merveilleux* la remplace. Parmi les merveilleux, nous voyons le fameux Ouvrard et M. de Forbin.

Nous ne trouvons pas de désignation pour les fashionables de l'empire ; mais la Restauration amène les *élégants* avec le duc de Guiche et Charles X, les *dandys* avec le comte d'Ossay.

Enfin, nous voyons successivement défiler en 1840, les *lions* ; en 1850, les *gandins* ; en 1860 les *cocodés*, puis les *cravés*, les *goumoux*, etc.

Dude est d'invention américaine.